



ANDRÉ CARPENTIER

EXTRAITS DE CAFÉS

Récit



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

EXTRAITS DE CAFÉS

DU MÊME AUTEUR

Axel et Nicholas, suivi de *Mémoires d'Axel*, roman, Éditions du Jour, 1973.

L'aigle volera à travers le soleil, roman, Hurtubise HMH, 1978; Bibliothèque québécoise, 1989.

Rue Saint-Denis, nouvelles, Hurtubise HMH, 1978; Bibliothèque québécoise, 1988.

Du pain des oiseaux, nouvelles, VLB, 1982.

Journal de mille jours. Carnets 1983-1986, XYZ / Guérin, 1988.

De ma blessure atteint et autres détresses, nouvelles, XYZ, 1990.

Carnet sur la fin possible d'un monde, nouvelles, XYZ, 1992.

Gésu Retard. Fait divers montréalais en huit journées et dix-sept dictées sur le temps vécu, roman, Boréal, 1999.

Mendiant de l'infini. Fragments nomades, récit, Boréal, 2002.

Ruelles, jours ouvrables. Flâneries en ruelles montréalaises, récit, Boréal, 2005.

André Carpentier

EXTRAITS DE CAFÉS

Flâneries en cafés montréalais

récit

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2010
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Carpentier, André

Extraits de cafés : flâneries en cafés montréalais

ISBN 978-2-7646-0704-6

I. Titre.

PS8555.A761E97	2010	C843'.54	C2009-942578-5
PS9555.A761E97	2010		

*Toute ressemblance des personnages de ce livre
avec des personnes réelles serait le fait d'une
coïncidence aussi imprévisible que naïvement
recherchée.*

Qu'on me permette de rapporter, non sans minutie — c'est dans les petites choses que loge l'essentiel —, ce que j'ai vu, éprouvé, pensé parfois dans maints établissements de cette ville. [...] Les heures que j'ai vécues dans les cafés se sont insensiblement muées, pour moi, en substance humaine et en éternité. Pas moins!

GEORGES HALDAS, *La Légende des cafés*

Prologue

J'imagine, comme si je m'en souvenais vraiment, qu'un jour de flânerie en ruelles montréalaises j'ai dû vouloir réchauffer l'air qui s'infiltrait par mes trous de semelles et que je suis entré dans un café carnet à la main. J'ignorais alors que je commençais, bien que de loin, à prendre des notes pour un ouvrage, tandis que je cherchais encore la forme du précédent. À cette époque, je ne m'arrêtais en effet au café que pour compléter des notes sur mes flâneries dans le réseau des ruelles et repartais aussitôt pour de nouvelles échappées.

Voilà, c'est ainsi, je crois, qu'à mon totem de flâneries j'ai ajouté les cafés, avec leurs personnages et leurs faits quotidiens, qui forment l'armature de ces pages. Je me croyais toujours obsédé par le réseau des ruelles; en fait, je nomadisais déjà d'un café l'autre, comme qui s'éprend d'un nouveau territoire, et rapiécçais mes carnets à coups de notules, d'ajouts, de renvois. J'avais longtemps tenu, soit debout, soit en marchant, le compte de mes déambulations; il était temps de m'asseoir. À force de déambuler, il arrive qu'il faille poser ses fesses pour sonder ses carnets et reprendre son souffle. Et il n'est pas dit que, dans

ces moments de répit, le flâneur cessera d'épier l'ordinaire quotidien.

Ces notes ont été prises à l'ombre de l'Amérique, à Montréal, où l'histoire des cafés est trop récente pour s'être constituée en tradition; elles ont été tirées du paysage mutant des cafés d'ici et d'aujourd'hui, qui, j'en ai bien peur, tombent lentement dans le décours des modes. Les cafés de Montréal ne sont pas des centres incontestés de la vie sociale, comme autrefois ceux de Constantinople ou de Vienne, ni même des laboratoires d'idées, comme dans le Paris postrévolutionnaire, mais ils demeurent des lieux publics ouverts à tous. On y croisera, à la suite et sans surprise, une chemise indienne, un tailleur Chanel, un jeans troué, une veste Armani, des sandales bibliques... Il s'agit d'un lieu où le fondement de l'activité est de n'en avoir pas trop ni de très importantes, un lieu où chacun s'autorise de lui-même à garder le silence ou à jaser tout son soûl, à traîner, à transgresser la tendance lourde à la productivité par le choix occasionnel de l'oisiveté. Le café insinue l'oubli des soucis ou les multiplie de façon exponentielle, c'est selon. Suivant la façon de chacun de gérer sa solitude et ses rencontres.

Il y a bien des façons de se rendre disponible à sa présence au monde. Celle qui est ici proposée relève de la flânerie, c'est-à-dire d'une certaine disponibilité dont le désœuvrement, soit-il occasionnel, est la condition. J'ai donc orbité quelques années en flâneur dans le Montréal francophone, qui rétrécit à la manière d'une peau de chagrin, comme chacun le sait. J'ai fréquenté les cafés du Quartier latin, du Plateau-Mont-Royal, du Mile-End, d'Hochelaga-Maisonneuve, de Parc-Extension, d'Ahunt-

sic, de La Petite-Patrie, du quartier Saint-Michel, de Montréal-Nord, ou d'un peu plus loin de chez moi, de Verdun, de Côte-des-Neiges, de Notre-Dame-de-Grâce, de Saint-Léonard... Il y a eu une courte période où je me suis précipité vers tel et tel autre café, comme visant à bientôt les avoir tous connus, mais je me suis vite rendu compte que l'habitué n'accumule pas les cafés, qu'il a plutôt quelques débits préférés, dans lesquels il se sent bien, où il rencontre une faune de coutumiers qui le rassurent.

La tradition autorise à écrire dans les cafés, on ne vous demandera jamais sur quel sujet. Cela rend plus facile que dans les ruelles d'y consigner ses observations, impressions et intuitions. Évidemment, les cafés ne constituent pas un réservoir passif de scènes parées à être glanées, mais un réseau de tensions dynamiques échappant le plus souvent à notre regard fané de tous les jours. Face à un tel réseau, il s'agit pour le flâneur d'ouvrir sa géographie affective, moins pour essayer de capter la quintessence des cafés que pour s'y trouver lui-même captivé. En ce sens, les pages qui suivent ne visent pas tant à épuiser le mystère des cafés qu'à les célébrer par pièces et morceaux.

Il est donc ici proposé au lecteur un copieux assemblage de fragments, comme s'il s'agissait de compenser toutes ces fois que, dans la vie quotidienne, on reste sans voix devant le mystère du banal. Par ailleurs, ce montage, qui doit représenter la moitié du chaos de notes prises sur cinq ans, ne traduit pas la chronologie des flâneries; les notes y sont plutôt réunies aux besoins d'autres modes de rassemblement, de manière à suggérer un autre regard. Je ne saurais moi-même en préciser la nature.

Encore ceci... Roland Barthes écrit quelque part que

le germe du fragment vous vient n'importe où, et aussitôt de mettre le café au début de la liste des lieux envisageables. Et d'ajouter : on sort alors son carnet, non pour noter une « pensée », mais quelque chose comme une frappe. Une frappe parmi d'autres possibles, voilà exactement de quoi il s'agit. Les rencontres, les petits événements des cafés, tels que j'ai cherché à les traduire ici, ne sont nullement réductibles à ma seule version. La certitude d'une description exacte serait bien sûr une illusion de ma part. Que le lecteur soit donc conscient que ces « extraits de cafés » n'ont de sens que s'ils s'implantent parmi d'autres concevables, prononcés par d'autres voix. Celle du lecteur, par exemple. Alors, qu'il sorte flâner dans ses propres cafés, ce lecteur, et qu'il revienne à une lecture par bribes de ce livre, s'il le veut bien, pour dialoguer avec lui.

Au gré du temps

Au café, le matin 1

M'étant présenté par erreur en avance de deux heures à un rendez-vous, je dois me réfugier dans le huis clos matinal d'un café et m'occuper à passer le temps devant un bol et un journal. Il s'agit d'un café où quelques tissus et mannequins évoquent un ancien magasin de vêtements pour dames. Un concept, à n'en pas douter. Au comptoir, où il faut aller détailler sa commande, deux femmes dans le gras de l'âge, bien plantées sur leurs gros mollets, attendent que le serveur, du genre baba cool, ait fini de tout bien noter. *Extra bacon*, dit l'une. *Deux fois extra bacon*, insiste l'autre. Mon tour venu, j'hésite avant d'opter pour le pain de campagne. *Beurre?* demande le baba cool. *Oh! à peine*, dis-je.

Contre ma tendance, je choisis, près de la fenêtre, une table qui me met au milieu des habitués. Il arrive que l'écart ne soit pas la solution du jour. Un peu en avant, que j'aperçois de trois quarts arrière, une femme que je dirais de la jeune quarantaine, queue de cheval remuante, pousse loin devant elle des rejets de cigarette. (Nous sommes ici avant l'interdiction de fumer dans les lieux publics.) Elle tourne bruyamment les pages d'un journal, je vois à ses lèvres pincées qu'aucun titre ne la satisfait; la

politique, le sport, les arts, elle est partout perdante. On la voit agitée par un incessant balancement de jambes croisées, sa chaise en craque et, ma foi, le plancher en vibre. Soudain elle tourne vers moi un regard rien de moins que soupçonneux, on devine qu'elle voit en chacun du péril... Un homme entre, trente-cinq ans peut-être, fouille dans le tas de journaux, ne trouve pas ce qu'il cherche, vient vers ma table où s'emmêlent des sections des quotidiens du matin auxquelles je n'ai pas encore prêté attention, s'empare de pages sportives qu'il dissimule le long de sa cuisse en demandant : *Je peux?* Le serveur baba cool vient déposer devant moi un bol de café au lait rehaussé de taches de chocolat en poudre et mes deux toasts de pain de campagne. *Avec... oh! à peine de beurre*, dit-il de derrière son air taquin.

Ces trois-là, la névrosée, l'emprunteur de journal et le baba cool, mais aussi les deux fortes tailles qui dévorent leur extra bacon, on dirait de mes personnages de romans ou de nouvelles; il me semble les connaître intimement pour les avoir déjà fabriqués avec mes mots. Ils sont de ce réel qui parfois répond à la vision du monde d'un écrivain. La réalité me les aurait empruntés, comme des citations, que ça ne me surprendrait pas.

* * *

Matin de bruine incessante, j'opte sans le savoir pour un café où les habitués dorment en tas au milieu des conversations. On dirait que chaque table participe d'un

assemblage dans un espace accueillant, bien que plus ou moins rassembleur, espace ouvert qui suggère en principe une forme de coprésence. Car les voisins de tables, qu'ils se parlent ou non, qu'ils se regardent ou pas, vivent en présence les uns des autres. Dans le coin de ma réserve indiscreète, je me rends témoin de ces îlots de présence qui fondent le café, par le fait de laquelle présence la plupart se croient dispensés de parler à d'autres ou de les regarder autrement que du coin de l'œil. Car il y a cela dans les cafés : une très vive inscription de l'altérité, et d'autant plus vive qu'il y a cette proximité.

Parfois, devant une scène, des mots s'imposent, qui remontent du lexique personnel comme les seuls possibles. Par exemple ici, alors qu'une mère boudeuse blesse son garçonnet par son silence ; il lui parle, s'accroche à sa manche, elle reste inaccessible derrière ses yeux pleins de nuages. Je la dirais maman mutique et vulnérante. Si j'étais peintre, je ferais un geste de peintre au moment qu'il pense en peintre et ne saurait penser autrement. Mais je ne suis pas peintre ; mes points, mes lignes, mes taches sont des mots aménagés en phrases. Et je n'en ai toujours que deux !

J'attends un peu que l'affaire s'emmanche, mais rien ne se produit, jusqu'à ce que la rumeur se répande qu'un orage se décharge en tempête noire au loin. Alors maman décrète le moment venu de rentrer et prend enfin le petit par la main. Évidemment, ça serait mieux si ce n'était pas pour tirer dessus.

Dans le moment vulnérable du matin où le café apporte au moins autant de bien que la pilule du bonheur, à l'heure du ménage matinal, alors que quelques chaises sont encore renversées sur des tables, je prête attention à une jeune Asiatique corvéable qui lave le plancher à grande eau en sifflant des airs traditionnels irlandais, qu'on prend ici pour du folklore d'invention locale. C'est encore l'heure de se frotter les yeux et de se décrotter les oreilles. Peut-être qu'après mon boire j'y verrai mieux.

Ces temps-ci, je vais lamper mon bol lesté de bédés et de romans dans lesquels les cafés sont justement mis en scène; j'aime que le lieu ait été parfumé avant moi par des imaginaires. Alors je relis Albert Cossery, Naguib Mahfouz, Mohammed Dib, Carson McCullers, Régis Franc, Camilo José Cela, Carlo Goldoni...

Saurai-je expliquer cela? Que je me sens ici, dans ce café, si tôt le matin à ouvrir des livres, comme autrefois dans ma classe du primaire, tétanisé par la chaleur de l'ennui. Je ne saurais retrouver cette impression nulle part ailleurs, surtout pas dans une classe du primaire de maintenant, dont je ne saisis que l'aspect d'un début de très long chemin à parcourir, j'en pleurerais, j'en suis certain, ou peut-être resterais-je stoïque comme devant une image bouleversante contre laquelle j'aurais à me défendre.

Un peu après, à cette heure du matin que les journaux font pouf et paf devant les portes et que la machine à expresso n'a pas encore délogé l'odeur d'encaustique. Ils sont déjà une huitaine sur place, chacun rivé à son coin de table et à son bol, retranché dans sa solitude. Des restes

de somnolence ronflent ici et là. Cette petite affluence noire du matin, penchée sur des bols, rumine des chaplets de lointains souvenirs et de chroniques des temps proches. Quelques individus sont comme certains insectes qui, par souci de sécurité et par mimétisme, se confondent avec les pierres, les branches ou les feuilles mortes ; il faut insister du regard pour les découvrir au milieu des déjeuneurs liseurs, qui sont les chasseurs-cueilleurs de toasts et d'infos du matin. Preuve qu'il faut parfois du temps pour bien voir. Je suis donc là, au milieu de maints figurants, avec leurs aspects et attitudes à foison, dans un esprit de perdition, comme quand je feuillette le plus de livres que je peux dans une librairie, dans la bibliothèque d'un ami, dans la mienne propre, mais que je n'en lis aucun parce que je n'ai ni la disponibilité ni la disposition d'esprit qu'il faut. La foule, ce mobile instable poussé à l'animation par la pulsion à être, parfois, par sa manière de regarder droit dans les ténèbres du jour, me jette dans l'angoisse, mais d'autres fois, sa quiétude me sert de refuge. Et d'autres fois encore, elle m'insupporte à cause de ses travers et de sa bêtise — je mentirais en prétendant le contraire. Ces jours-là, je sens que quelque chose en elle me mystifie, me trompe sur la nature humaine. N'est-ce pas ce que dit Kierkegaard, que *la foule, c'est le mensonge* ?

* * *

Période de jours d'acier, ajustés les uns aux autres comme le treillis de poutres du pont Jacques-Cartier, dont

le profil domine le quartier. C'est ainsi que les jours de la mi-décembre se distribuent dans le calendrier. C'est jour où tout tombe, et jusqu'à la Bourse, même les garçons de cafés ne sont pas aussi droits que d'habitude. J'attends un étudiant spécialiste du retard aux rendez-vous, lorsque je remarque un type, à peine visible le long du mur, la tête hirsute encore chauffée par le sommeil, qui n'a pas vraiment jailli de son théâtre intérieur. Il ouvre les bras, mais se déploie à peine à la dimension de la table qu'il occupe. À se demander comment il a pu se rendre jusqu'ici et commander un café au lait — ce grand accompagnateur des premières représentations du jour. Il visse un long temps son regard à la mousse, n'émergeant de cet envoûtement que lorsqu'elle s'est affaissée. Il fait des étirements des muscles du cou par des mouvements circulaires, puis des épaules, se masse les mains et se fait craquer les doigts et retrouve peu à peu ses humeurs, ses lassitudes, ses longs soupirs. Sa conscience s'élargit peu à peu à la dimension de la pièce; il hume son café et y trempe les lèvres une première fois, puis aussitôt une deuxième, une troisième, et ainsi de suite... Bientôt, il reluque la serveuse et darde sur elle un sourire en coin, ça me semble sa façon de la saluer. Puis il ouvre le journal comme on entrouvre une porte, décrypte quelques titres de la section des sports, l'air froncé — pas facile de déterminer du premier coup d'œil le sujet de la défaite et le complément direct de cet affront personnel. Il rebondit d'une photo à l'autre, s'attaque à quelques légendes pas trop longues, tourne les pages dans les deux sens, comme s'il avait perdu quelque chose... On dirait l'expression d'une liberté, ou peut-être même un moment de bonheur.

Table des matières

Prologue	11
AU GRÉ DU TEMPS	
Au café, le matin 1	17
Au café, le matin 2	32
Au café, le matin 3	46
Au café, le midi	59
Au café, l'après-midi 1	72
Au café, l'après-midi 2	85
Au café, l'après-midi 3	98
À la terrasse, le jour	113
L'heure joyeuse	127
Au café, le soir	140
À la terrasse, le soir	154
Au café, l'hiver	165

AU GRÉ DES CARNETS

Au bonheur des personnages 1	185
Stèle pour un bredouillis 1 (choses entendues)	193
Gens du métier	200
Entrer au café, en sortir	217
Les ambulants de l'extérieur	228
Au bonheur des personnages 2	240
Stèle pour un bredouillis 2 (choses entendues)	248
Au rendez-vous des <i>rien à faire</i>	257
L'imagination aidant	276
Musée du peu	286
Au bonheur des personnages 3	293
Stèle pour un bredouillis 3 (choses entendues)	301
Sur le front de l'amour	308
Liseurs, liseuses	320
Sur le front des solitudes	328

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2010
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

André Carpentier

EXTRAITS DE CAFÉS

Après ses flâneries dans les ruelles montréalaises (*Ruelles, jours ouvrables*, 2005), André Carpentier s'est plongé quelques années dans l'ordinaire quotidien des cafés, carnet à la main, y consignait ses observations, impressions et intuitions, y ouvrant sa « géographie affective ». Il invite ici le lecteur à sortir flâner dans ses propres cafés, puis à revenir à une lecture par bribes de ce livre, s'il le veut bien, pour dialoguer avec lui.

« Ces notes ont été prises à l'ombre de l'Amérique, à Montréal, où l'histoire des cafés est trop récente pour s'être constituée en tradition ; elles ont été tirées du paysage mutant des cafés d'ici et d'aujourd'hui, qui, j'en ai bien peur, tombent lentement dans le décours des modes. Les cafés de Montréal ne sont pas des centres incontestés de la vie sociale, comme autrefois ceux de Constantinople ou de Vienne, ni même des laboratoires d'idées, comme dans le Paris postrévolutionnaire, mais ils demeurent des lieux publics ouverts à tous. On y croîsera, à la suite et sans surprise, une chemise indienne, un tailleur Chanel, un jeans troué, une veste Armani, des sandales bibliques... Il s'agit d'un lieu où le fondement de l'activité est de n'en avoir pas trop ni de très importantes, un lieu où chacun s'autorise de lui-même à garder le silence ou à jaser tout son soûl. »

A. C.